

«Valentin ne viendra pas cette semaine à l'entraînement. Il est en pleines moissons.» Assis sur l'un des trois

bancs du vestiaire délabré du stade Gaston-Bouvier, Franck Bresteau martèle l'information en ôtant sa combinaison de travail. Il est 19 heures. Comme les autres, le président, entraîneur et capitaine de l'US Le Pin-La-Garenne (USLPLG) vient de terminer sa journée de boulot. Celle du patron de l'entreprise Servi, une société de maçonnerie et couverture. Ce vendredi soir de mi-juillet, qui marque le premier entraînement de la saison, fait figure de retrouvailles. Valentin, Franck et les autres ne se sont plus vus sur un terrain depuis mars, quand le confinement a mis un terme à la saison. Le vestiaire, auquel Franck s'est efforcé de donner un aspect décent avant l'arrivée de ses ouailles, est encore crotté de la boue séchée des crampons et un pack entamé de Lefte est resté sur la petite table, juste devant la porte défoncée d'une douche sans âge. «Le chauffe-eau a été changé l'année dernière. Il datait de 1975», bredouille Franck, pour mieux rendre compte de la situation d'un endroit où les murs lépreux servent aussi de tableau noir. De l'autre côté de la porte, dans le vestiaire adversaire, la compo d'équipe écrite au feutre sur la cloison en témoigne.

«LA PLUS GRANDE FIERTÉ, C'EST D'AVOIR SU GARDER LE CLUB VIVANT»

Une semaine plus tôt, on a eu Franck au téléphone pour lui apprendre que ce club de quinze licenciés, auquel il donne presque tout son temps libre, était le plus petit club de France (*voir encadré*). Depuis, la rumeur a fait le tour de ce village de 680 âmes aux environs vallonnés, écartelé entre Mortagne et Bellême, les deux capitales du Perche, dans ce département de l'Orne qu'on rejoint de Paris en moins de deux heures. Le Pin-la-Garenne est un bourg qu'on traverse beaucoup (3800 véhicules par jour), mais où il fait bon s'arrêter pour observer le château de la Pellonnière, où fut tourné (il y a six ans) par Sophie Barthes le long-métrage *Madame Bovary*, pour visiter l'église Saint-Barthélemy, qui date du XI^e siècle, ou pour s'attabler chez Karine et Laurent Olivier, au restaurant *la Croix d'Or*, deux fourchettes (méritées) au *Guide Michelin*, un ancien relais de poste tenu dans les années 1920 par l'arrière-grand-père de Laurent. Architecturalement, le temps n'a guère eu de prise sur ce village que le nouveau maire, Alain Maraquin, définit d'un «ici, on est dans l'agriculture» tout en nous présentant le magnifique recueil mis en scène par Jürgen Schadeberg, le photographe (allemand) personnel de Nelson Mandela, qui vint s'installer au Pin-La-Garenne au milieu des années 2000. Mais la mise en scène est trompeuse. Car, économiquement, l'impalpable érosion fait son œuvre. L'école du village a fermé il y a deux ans, la



Comme du bon Pin

Avec ses quinze licenciés, l'US Le Pin-La-Garenne dans l'Orne détient le statut de plus **petit** club de France. Le prétexte pour aller à la rencontre de ces Lilliputiens du foot dans lesquels tous les passionnés se reconnaîtront forcément.

Texte **Thierry Marchand**, au Pin-La-Garenne.
Photos **Sébastien Boué**/L'Équipe





Action.
Séance spécifique pour les attaquants, histoire de régler la mire.

maison de retraite (68 lits) joue à guichets fermés, l'église ne dispense plus de messes qu'occasionnellement et le spectacle de cabaret, qui animait la commune tous les week-ends, a fermé ses portes en 2017. S'il n'était le dévouement de Franck Breteau et l'engagement de la commune, qui donne 800 € chaque année, celle-ci aurait cessé d'exister depuis longtemps. « La plus grande fierté, c'est d'avoir su garder le club vivant, reprend son président (38 ans), assis dans le vestiaire de son entreprise de neuf salariés, située à cinq kilomètres du village, en rase campagne. Mais c'est un combat permanent. Il suffit de regarder autour de nous. Bellême (1500 habitants) a coulé. Il n'y a plus d'équipes. Tous les ans, c'est de plus en plus difficile de trouver des gars. La population des villages vieillit et diminue. Elle va où il y a de la vie. Les équipes et les clubs meurent autour de nous. Alors, on va essayer de tenir encore un an, au moins. »

CHIPOS, BOUGRESSE ET APÉRO

Sportivement, l'USLPLG s'en sort pourtant plutôt bien. Sur les bases d'une attaque prolifique (3,3 buts par match), l'équipe, qui évolue dans une poule de douze en Quatrième Division du District de l'Orne, pointait en quatrième position avant le confinement, avec un match en retard qui aurait

permis, en cas de victoire, de grimper à la deuxième place. « On avait même gagné (4-1) contre Berd'huis en jouant à neuf. On aurait pu monter », clame fièrement Franck Breteau. La D3, auquel il fait allusion, Le Pin-la-Garenne y a goûté il y a seulement trois ans. Quand Stéphane Corbin jouait, entraînant et présidait le club, à la fin des années 1990, il a même tâté de la D2 de District. « Quand j'ai démarré, en 1992, le club comptait 70 licenciés, deux équipes seniors, des benjamins, des poussins, des minimes », se souvient ce grand gaillard jovial de 42 ans, à la tête d'une exploitation agricole de 122 hectares. « On était promu en D1, mais on a été interdits de monter car on n'avait pas d'arbitre licencié chez nous. Pas mal de joueurs sont partis à cause de ça. L'année suivante (1997), on est descendus. Les gamins sont partis car on n'avait pas l'encadrement nécessaire pour s'en occuper. Et quand ils partent, on ne les revoit plus. » Arnaud Pottier fait partie de cette « lost generation ». Le boucher du village, 35 ans aujourd'hui, a débuté le foot au Pin à l'âge de 10 ans. « Mais, quand on y allait, il n'y avait personne pour s'occuper de nous. Souvent, je rentrais à la maison. Ça décourage un peu. J'ai arrêté au bout de trois ans. » Arnaud se contente aujourd'hui de fournir les chipos et les merguez

quand le club fait son repas de fin de saison. Une dînette que n'apprécie pas forcément sa mère, qui fait irruption pour nous signifier que « le club, c'est magouille et compagnie ! Quand ils veulent un traiteur, ils vont le chercher ailleurs ». Pas contente, l'Évelyne ! Ce qu'elle oublie de dire, la bougresse, c'est qu'elle a volontairement transformé, il y a quelques années, la couscous party du club en soirée pot-au-feu, oubliant la graine pour mieux caser ses légumes. Forcément, ça n'a pas plu. Clochemerle n'est jamais loin. Le repas du club, avec ses 200 personnes à la salle des fêtes, est pourtant un moment vital dans la vie associative du Pin-La-Garenne. « Ça nous fait vivre en grande partie », note Franck Breteau, dont l'enveloppe de fonctionnement, en comptant le prix des licences et les inscriptions, est d'environ 2000 €. « On arrive à faire un bénéfice de 1000 €, notamment grâce à la tombola, pour laquelle on collecte des lots chez les commerçants. » Chacun y met du sien. Laurent Olivier, dont la table est l'une des 600 meilleures de France, offre des chèques-cadeaux. À l'épicerie du village, Marie-Claude donne des bons d'achat de 25 et 30 €. « On aide, c'est normal », avouent-ils. Et Christophe Lagrue, plombier-chauffagiste et mécène local, allonge 1000 € en tant que sponsor maillot, pour faire la



Préparation.
S'habiller, s'étirer et se désaltérer, les mêmes gestes que les pros.

maillie. « Franck passe à la maison. On boit l'apéro, et je lui fais un chèque », clame simplement ce pêcheur invétéré.

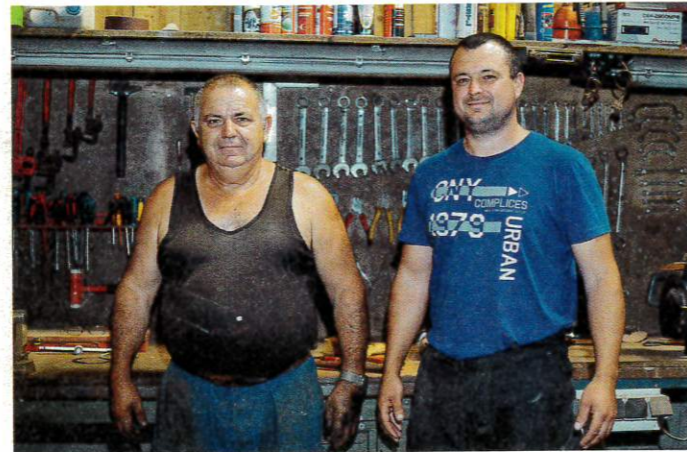
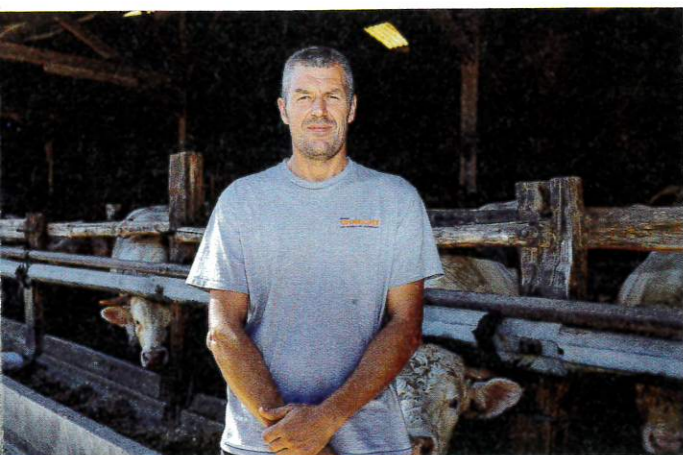
DES TROISIÈMES MI-TEMPS DE QUARANTE-HUIT HEURES

À l'US Le Pin-La-Garenne, l'argent est un moteur de survie, pas de richesse. L'inscription en Coupe de France (300 €) est un rêve inaccessible. Même la Coupe de Basse-Normandie et celle de l'Orne relèvent de la chimère. Ici, on préfère fantasmer sur la Coupe Henri-Sillière, une compétition pour les clubs de District de D3 et D4 qui se déroule dans une grande ville du département, Alençon, Fiers ou Argentan. Il y a quelques années, Le Pin en a disputé la finale, la seule de son histoire. « Ce jour-là, on joue sur un beau terrain et il y a trois arbitres de champ. C'est agréable », note Stéphane Corbin. La fête n'en est que plus belle. La fête, justement, parlons-en. Car, dans cette bourgade du Perche, le foot est davantage un vecteur de sociabilisation qu'un sport. « Les troisièmes mi-temps sont très importantes », balance l'ancien pâtissier Guillaume Marchand, 30 ans, en lançant ses chaussures dans le vestiaire. Lui qui travaille aujourd'hui dans une usine agro-alimentaire et fut capitaine et secrétaire du club, a dû faire un break l'an dernier, autant pour des

« On va essayer de tenir encore un an, au moins. »

Franck Breteau, président, entraîneur et capitaine de l'US Le Pin-La-Garenne

raisons physiques que professionnelles. Un cas pas forcément très rare. Ici, on va, on vient, d'une saison à l'autre. Guillaume vient s'entraîner, et hésite encore à s'engager pour cette saison. Mais ces fameuses troisièmes mi-temps lui manquent trop. « Le dimanche, après le coup de sifflet final (17 heures), on refait le match pendant des heures en buvant des bières. Dans le vestiaire, ou chez l'un d'entre nous, s'il y a un anniversaire. » « Plus d'un de nos joueurs a été approché par des clubs alentour, et plus d'un est resté pour l'ambiance », poursuit Franck Breteau. Avant d'ajouter : « Il y a quelques années, la bringue durait plus longtemps. » « Après le match le dimanche soir, ça pouvait s'éterniser jusqu'à 5 heures du matin », se souvient Stéphane Corbin, avec nostalgie. « Nous allions au boulot ensemble, le lundi matin, sans nous être couchés. Souvent, on commençait le samedi soir en discothèque, voire le vendredi soir, au *Lipstick*, à Carrouges. Pour nous, le foot, c'était ça. » Mais, comme beaucoup de boîtes de nuit, le *Lipstick*, OVNI musical de la forêt d'Écouves, a fermé ses portes en 2015, l'année où Stéphane a remis ses crampons après une rupture d'un ménisque. « Le toubib m'a dit qu'il était temps d'arrêter », confie-t-il, la mort dans l'âme. « À nos âges, on vient au foot pour se voir entre potes », relance Jonathan Delaunay, 32 ans,



Direction.
Stéphane Corbin (en haut) et Franck Bresteau (avec son père) se battent pour le club.

maçon, au club depuis trois ans après être passé par Mortagne et un autre sport (le hand). « Plus jeune, j'avais de l'ambition. Je voulais aller plus loin, plus haut. C'est fini, ça ! » « Jouer au Pin, c'est d'abord rigoler et venir pour l'ambiance, poursuit Guillaume Marchand, le défenseur central. On a tous des métiers compliqués : maçons, bouchers, agriculteurs, boulangers... On fait cinquante-cinq heures par semaine. On manque d'entraînement et on boit un peu trop d'alcool le dimanche, mais on s'entend bien. On n'intéresse personne, mais ce n'est pas grave. Au moins, on ne se prend pas la tête pour faire la compo de l'équipe. Il y a quelques années, c'était plus compliqué. On était 22, il fallait faire tourner, en laisser cinq ou six à la maison le week-end. Ceux qui ne jouaient pas ne venaient plus. À la fin de la saison, on n'était plus que huit... »

DES MATCHES À HUIT OU NEUF

Dominique Birraudel est secrétaire du club. Ce retraité de la RATP, dont le fils travaille à Paris et fait les déplacements tous les dimanches pour venir revêtir le maillot du Pin, avoue que les « joueurs sont de plus en plus difficiles à recruter ». Lui joua ici, autrefois. « J'avais des neveux qui étaient au club. Des copains, aussi. Je venais aux entraînements. On m'a dit qu'ils manquaient de joueurs. Je suis resté. » Au Pin-La-Garenne, Mino

« Au moins, on ne se prend pas la tête pour faire la compo de l'équipe »

Guillaume Marchand, défenseur central de l'US Le Pin-La-Garenne

Raiola ne trouvera pas de quoi bosser, à part comme pizzaiolo. « Les joueurs, tu les attires par connaissance, admet Franck Bresteau. On connaît le père. Ou on est pote avec le gamin. On a un joueur de 20 ans qui vient de Paris. C'est le cousin de Stéphane, dont les parents ont une résidence secondaire au Pin. Parfois, on apprend dans les soirées que des joueurs quittent un club des alentours, parce qu'ils n'y jouent pas ou peu. Alors, on décroche le téléphone, et on les appelle. On arrive à en attraper deux ou trois, comme ça. On se connaît tous dans les bleds. » À l'USLPLG, la moyenne d'âge est de 29 ans. Et l'intégration, jamais un problème. Les joueurs du Pin vivent rarement au Pin. Mais ils se côtoient et s'apprécient. Le club est une deuxième famille. « Quand je jouais, on a eu le même groupe pendant sept ou huit ans, avoue Stéphane Corbin. Ce groupe, je l'ai vu vieillir. On avait un gars, un agriculteur, qui a joué jusqu'à 52 ans. On l'appelait de temps en temps, il venait. Il a fait trente saisons au Pin. Bon, à la fin, il tirait un peu la langue. Il prenait une licence tous les ans, juste pour dépanner et faire le nombre. » Faire le nombre. Une obsession. « On se retrouve souvent à jouer à neuf ou à huit, constate Jonathan Delaunay. Une fois, on a commencé à huit et fini à sept, à cause d'une blessure. L'arbitre a fermé les yeux sur le forfait.



Distraction.
S'amuser, taquiner le ballon et prendre du plaisir, tous ensemble.

Nos adversaires aussi. On a gagné 1-0. » « Il y a deux ans, on a raté la montée d'un rien à cause de ça, reprend Guillaume Marchand. On jouait à huit tous les dimanches. Ici, il n'y a pas de relève, plus de jeunes, plus d'écoles. »

RÉUNIONS DU DISTRICT ET BUFFETS

Le soleil se couche sur le village. En longeant la main courante de ce stade que Franck Bresteau qualifie de « champ de patates », où l'herbe vient d'être fraîchement coupée pour la reprise de l'entraînement, nous revenons en tête les paroles d'une chanson de Gérard Manset, *Mauvais Karma* : « Pas d'avenir, pas de passé. Pas la moindre raison de vivre. Aucune raison d'exister. » Mais c'est faux. Ce club a une raison d'être, une raison de vivre. Il est, depuis 1975, date de sa création, une bulle d'oxygène, une oasis, asile d'une bande de copains, d'abord, qui oublient le week-end leurs contraintes professionnelles. À une reprise, le club a dû se jumeler à un voisin, pour tenter de pérenniser une section jeune qui périlait. Peine perdue. L'expérience, au début de ce siècle, a duré un an. À mots feutrés, Franck Bresteau nous a confié sa surprise d'être le plus petit club de France. On croit toujours qu'on est le géant d'un autre. Et pourtant. Au Pin-la-Garenne, on regarde le foot

d'en haut à la télé, plus rarement au stade, à Caen, naguère au Mans. Paris et la FFF ressemblent à une autre planète. « On n'a pas l'impression de faire partie de ce monde-là, souffle le président, entraîneur, capitaine Bresteau. Quand on va aux réunions du District, car on y est obligés sous peine d'amende (45 €), on y parle de choses qui ne nous concernent pas. Mais on voit les buffets. Et on se dit que beaucoup d'argent circule. » Combien de temps encore durera le miracle ? « On est cramés, conclut Bresteau. J'ai une femme conciliante, heureusement. Mais elle serait ravie

si on pouvait me remplacer. Déjà, l'an dernier, je lui ai dit que ce serait ma dernière saison. Et je suis toujours là. Faudrait que des jeunes s'impliquent. » Faudrait ! Car, un jour, Alain Maraquin ou son successeur ne mettra plus la main au portefeuille, Christophe Lagrue cessera de réparer les chaudières, Laurent Olivier ne donnera plus de chèques-cadeaux et Franck Bresteau s'occupera de ses petits-enfants. Alors, au Pin-la-Garenne, on se dira peut-être qu'Alex Ferguson avait raison : on peut vivre dans ce « Fucking Perche » et tomber de son perchoir. **T. M.**

Une enquête délicate

Vouloir connaître le nom du plus petit club de France métropolitaine relève de la recherche de la fameuse aiguille dans la botte de foin. La FFF, forte de presque deux millions de licenciés et 15 000 clubs, n'est pas en mesure de répondre à la question. Il a donc fallu contacter, par téléphone ou par courriel, les quatre-vingt-dix districts et la Ligue de Corse pour avoir l'information. Ce qui a été fait. Certains (nombreux), que nous remercions, ont joué le jeu. D'autres moins... De cette enquête minutieuse,

mais passionnante, qui a nécessité de multiples vérifications, il fallait cependant cerner les frontières. Et définir les règles. Nous avons donc pris le parti de ne retenir que des clubs ayant, au minimum, une équipe senior masculine de football à onze et à part entière, engagée dans un Championnat de District, et ce, quel que soit le niveau et en activité la saison dernière. Nous n'avons donc, par exemple, pas retenu ceux qui étaient jumelés avec un autre club pour pouvoir disputer leur

Championnat ni ceux qui n'abritaient que des équipes de jeunes. C'est ainsi que, grâce à la coopération du District de l'Orne, l'US Le Pin-La-Garenne s'est révélé être le plus petit des petits. On n'oubliera pourtant pas pour autant de saluer les dauphins, passés tout près de la visite de FF, comme Clugnat (Creuse), La Porcherie (Haute-Vienne) ou Marcilly-en-Gault (Loir-et-Cher). Pour ceux-là, et tous les autres, rendez-vous, pourquoi pas, l'année prochaine... **T. M.**